



GOETHE ET CLAIRE DE DURAS

[Marie-Bénédicte Diethelm](#)

Presses Universitaires de France | « [Revue d'histoire littéraire de la France](#) »

2016/3 Vol. 116 | pages 705 à 724

ISSN 0035-2411

ISBN 9782130734185

DOI 10.3917/rhlf.163.0705

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2016-3-page-705.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

GOETHE ET CLAIRE DE DURAS

MARIE-BÉNÉDICTE DIETHELM*

À côté de Chateaubriand, Cuvier ou Humboldt, lesquels ont salué le talent de Claire de Duras romancière, on trouve le grand nom de Goethe¹. C'est par l'intermédiaire d'Alexandre de Humboldt que Madame de Duras se lie avec l'auteur de *Werther*. Le géographe, intime ami de la duchesse depuis 1814, entretient de longue date – ainsi que son frère Guillaume – des liens amicaux, empreints d'une chaleureuse admiration réciproque, avec Goethe². Lorsque, à la fin de l'année 1823, Madame de Duras fait paraître un court roman, *Ourika*, la sensation est générale en France et en Europe. En 1825, la publication d'*Édouard*, deuxième roman de la duchesse, rencontre également un succès international, notamment de l'autre côté du Rhin. La cour de Prusse est enthousiaste. La princesse Louise Radziwill, née Louise de Prusse, écrit à Humboldt pour le remercier de lui avoir fait découvrir les ouvrages de Madame de Duras, et surtout de lui avoir donné « la jouissance de connaître *Édouard* ». Le roi régnant, Frédéric-Guillaume III, porte aux nues Madame de Duras dont il est un grand lecteur. À Paris, il se rend volontiers dans le salon de la duchesse, rue de Varenne, en compagnie de ses fils et de ses neveux. Il va jusqu'à rendre visite à

* Chercheur associé au CELLF 19-21, université Paris-Sorbonne.

1. À propos de la lettre partiellement inédite de Goethe que nous publions ici-même (p. 708-709), voir *Goethe Brief repertorium* (consultable en ligne <http://ora-web.swkk.de/swk-db/goerep/>). Thierry Bodin nous a signalé, à propos de cette lettre, les références et les commentaires suivants : Vollanzeige, WA-Nr. 42149 An Rauzan, Herzogin von 3 0.4.[-6.5.1827], Weimar => [Paris] -*Durch Vermittelung meines vieljährigen edlen Freundes, des Herrn Alexander v. Humboldt. Konzept* (c. a. d. minute dictée au secrétaire John, et corrigée par Goethe, où elle est datée du 30 avril) : von Schreiberhand (John) mit egh. Korrekturen. La lettre est de la main du secrétaire de Goethe Johannes August Friedrich JOHN (1794-1854). H : D-Weimar, GSA. – Bestand : 29 Goethe Ausgegangen Briefe, Sig : 29/39, Bl. 80.

2. À Karoline von Wolzogen, 14 mai 1806 : « les idées de Goethe sur la nature m'avaient élevé, elles m'avaient, pour ainsi dire, doté de nouveaux organes », *Lettres américaines d'Alexandre de Humboldt (1798-1807), précédées d'une notice de J.-C. Delaméthèrie et suivies d'un choix de documents en partie inédits, publiées avec une introduction et des notes par le Dr E.-T. Hamy*, E. Guilmoto Éditeur, 1905, p. 211-212. Voir également l'article de Marc Fumaroli, « Chateaubriand, Goethe et les frères Humboldt », *Bulletin de la Société Chateaubriand* 2013, p. 151 sq.

son hôtesse à Saint-Germain avec toute sa suite. Comme sa tante Louise, le souverain distingue particulièrement *Édouard* : « Le roi – écrit Humboldt à la duchesse – ne cesse de parler de vos souffrances, de son admiration pour *Édouard* qu'il préfère injustement à *Ourika*³. » Le baron James de Rothschild, qui est originaire de Francfort, déclare que Madame de Duras est une femme de génie⁴. Le peuple allemand, qui lit peu le français, est également séduit. Car, si *Ourika* est immédiatement traduite en anglais et en espagnol, *Édouard* l'est en anglais et en allemand. La traduction d'*Édouard* en allemand est l'œuvre du poète Ehrenfried Stöber. Elle paraît chez Levrault à Strasbourg en 1825 et à Vienne en 1826⁵. Le public germanique sympathise instantanément avec cette mélancolique histoire d'un amour impossible. Peu sentimental, Alexandre de Humboldt estime cette préférence injuste pour *Ourika*, que ce grand adversaire de l'esclavage a des raisons personnelles de préférer⁶. Goethe est, semble-t-il, du même avis que le célèbre voyageur. Lorsque ce dernier, qui vit à Paris, est contraint par son roi de se réinstaller à Berlin⁷, il ne peut que s'exécuter. Mais cela ne l'empêche pas de faire une excursion à Weimar. Goethe, comme le rapporte Eckermann, est au comble de la joie :

Lundi 11 [?] décembre 1826.

J'ai trouvé Goethe joyeux et excité.

« Alexander von Humboldt, me dit-il avec une grande animation, a passé ce matin quelques heures, avec moi. Quel homme !... Je le connais depuis fort longtemps et de nouveau cependant il m'étonne ! En fait de savoir et de connaissances pleines de vie, on peut dire qu'il n'a pas son pareil. Avec cela un savoir encyclopédique comme je n'en connais pas d'autre exemple. Quel que soit le sujet auquel on touche, il lui est familier, et on le voit toujours prêt à vous combler des trésors de son esprit. C'est comme une fontaine aux bouches nombreuses : il suffit de mettre dessous un récipient et la fontaine continue à verser son flot rafraîchissant, inépuisable. Il restera quelques jours ici, mais ce sera pour moi, je le sens déjà, comme si j'avais passé des années avec lui⁸. »

3. Louise de Prusse à A. de Humboldt, 10 décembre 1825 ; A. de Humboldt à Claire de Duras, 29 novembre 1826 ; dans Alexandre de Humboldt, *Lettres à Claire de Duras (1814-1828)*, Paris, Mammès, 2016, p. 219 et 232-233.

4. *La Duchesse de Duras et ses amis, Chateaubriand. Autographes & manuscrits*, jeudi 24 octobre 2013, vente Pierre Bergé, expert Thierry Bodin, n° 98, 18-23 avril 1822, p. 76 : « Roschild qui a dîné chez moi avant-hier est en adoration de vous il tit que vous êtes une femme de chénie. »

5. Le 3 décembre 1825, la *BF* annonce une édition commerciale d'*Édouard* (« C'est une seconde édition. La première, tirée seulement à 100, n'a pas été mise dans le commerce ») par l'auteur d'*Ourika*, chez Ladvozat, connaît « une très grande vente » selon Stendhal (*Paris-Londres. Chroniques*, Paris, Stock, 1997, p. 625).

6. Sur ce point, voir notre article « Claire de Duras et Alexandre de Humboldt : voyage au bout de la nuit », dans *Claire de Duras, femme de lettres et de pouvoir*, colloque précité de l'université de Bretagne occidentale, Presses universitaires de Rennes (à paraître).

7. « Mon cher monsieur de H., – lui écrit-il – vous avez assurément achevé la publication des ouvrages que vous ne pouviez, disiez-vous, terminer qu'à Paris. Je ne puis donc vous autoriser à prolonger plus avant votre séjour dans un pays que tout vrai Prussien devrait haïr. Par conséquent, j'attends un prompt retour dans la Patrie » (cité par Pierre Gascar, *Humboldt l'explorateur*, Paris, Gallimard, 1985, p. 314).

8. *Conversations de Goethe avec Eckermann*, éd. Claude Roëls, Paris, Gallimard, « NRF », 1988, p. 172.

De son côté, dès le surlendemain, Humboldt conte cette entrevue – qui la concerne – à la duchesse :

Je suis depuis deux jours à cette cour où tout respire le goût de la littérature et le sentiment du beau⁹. [...] J'entre chez Goethe. "Je sais, me dit-il, que vous connaissez la Duchesse de Duras, l'auteur d'Ourika et d'Édouard. Que vous êtes heureux ! Elle m'a fait cependant bien du mal. À mon âge, il ne faut pas se laisser émouvoir à ce point. Parlez-lui de mon admiration : remerciez sa fille de ce qu'elle chérit notre langue et Schiller, Votre ami et le mien." Puis, à la Cour, on m'a raconté qu'un autre roman (de Walter Scott) ayant été placé sur sa table, il le fit ôter avec ces mots : "qu'en trois mois on n'ose me placer un livre là où se trouve Ourika *wo Ourika liegt*". / Je ne vis que de Votre gloire.

[Humboldt à Claire de Duras, lettre collationnée sur l'original ; Pailhès – texte rectifié sur autographe–, p. 501-502.]

Le géographe, bien qu'assigné à résidence en Prusse, s'en échappe donc de temps à autre. Étant à Paris pendant les premiers mois de l'année 1827, il rend visite à Madame de Duras, très affaiblie, qui s'est retirée dans une maison de santé à La Muette. Cette retraite n'empêche pas la publication, annoncée par la *BF* le 6 janvier, des *Pensées de Louis XIV extraites de ses ouvrages et de ses lettres manuscrites* « par Madame la duchesse de Duras » (Firmin-Didot, tiré à 100 exemplaires). L'auteur, bien que fort malade, adresse immédiatement cet ouvrage à Goethe par l'intermédiaire de Humboldt, lequel s'acquitte fidèlement de sa tâche : « Hier même j'ai écrit à Goethe en lui donnant l'espoir de Votre cadeau, en lui envoyant les *Pensées royales*¹⁰. » Le « cadeau » espéré est envoyé un peu plus tard. Il s'agit d'un exemplaire magnifiquement relié d'*Ourika*, qui part pour Weimar. Goethe en remercie la duchesse par une lettre datée du 6 mai 1827. Cette épître est destinée à Claire de Duras, « par la bienveillante entremise de sa fille », Clara de Rauzan. Car Goethe sait que la jeune femme, dont Humboldt a fait connaître outre-Rhin le goût pour l'allemand¹¹, pourra traduire sa lettre. Mais, lorsque le précieux document arrive rue de Varenne, Madame de Duras n'est plus à Paris ni à Saint-Germain. Elle est partie pour Dieppe soigner, au bord de la mer, une santé désastreusement défaillante (« l'état où je suis ? – écrit-elle à son amie Rosalie de Constant – Je ne puis ni lire, ni écrire, ni travailler. Je vous écris ces quatre lignes à cinq heures du matin, après deux heures

9. « Je ne puis te décrire la bienveillance avec laquelle j'ai été reçu à la cour de Weimar, chez Goethe, la Grande Duchesse de Russie, dont les filles sont vraiment très distinguées. [...] Goethe est à merveille, plein de vigueur et d'amabilité. [...] Les jardins botaniques, la Bibliothèque de voyage et d'histoire naturelle, la collection de Cartes du 16^{me} siècle sont vraiment superbes. J'ai vu aussi les Dürer et un beau Annibal Carrache (Caracci) » (*Brieffe Alexander's von Humboldt an seinen Bruder Wilhelm herausgegeben von der Familie von Humboldt in Ottmachau*, J. – G. Cotta, Stuttgart, 1880, lettre du 13 décembre 1826, p. 142-143. Les lettres d'Alexandre à son frère, citées au cours de cet article, sont écrites en français).

10. Alexandre de Humboldt, *Lettres à Claire de Duras (1814-1828)*, *op. cit.*, p. 237.

11. « Le Prince Royal [...] m'a demandé tous les jours des nouvelles de Mad[ame] la Duchesse et de Mademoiselle Clara dont j'ai indirectement trahi les talents [l'étude de l'allemand]. Je reviens chargé des plus jolies éditions d'auteurs allemands », Alexandre de Humboldt, *Lettres à Claire de Duras (1814-1828)*, *op. cit.*, 23 novembre 1818, p. 150.

d'un mauvais sommeil »). Au mois de juillet, la duchesse prend la route de l'Italie : « Je prends quelques bains à Bourbonne, puis je compte entrer en Suisse par Neuchâtel, Yverdon et Lausanne, vous voir cinq ou six jours, puis passer le Simplon, aller de Milan à Gênes, et revenir par la nouvelle route de la Corniche¹². » La duchesse de Rauzan, demeurée à Paris et bouleversée par l'état de sa mère, néglige tout à fait la lettre écrite par Goethe. Si souffrante qu'elle soit, la duchesse, arrivée à Lausanne, trace quelques mots d'une écriture très tremblée à l'intention de sa fille, le 23 juillet 1827, réclamant les lignes du grand homme. Son épuisement lui fait ensuite passer la plume à son médecin, le docteur Sabatier :

Madame la duchesse me charge d'achever sa lettre qu'un spasme a interrompue [...]. Madame la duchesse se plaint de n'avoir jamais entendu parler de la lettre de Goethe. Veuillez la traduire ou bien l'envoyer à Madame votre mère qui se la fera traduire ici (L. a. collationnée sur l'original ; coll. particulière).

Madame de Rauzan s'empresse d'obéir. Madame de Duras sera très sensible à cette mémorable épître où Goethe souligne la « haute signification » du sujet si peu « conventionnel » choisi par la duchesse dans *Ourika* : la « séparation » des races « établie par le créateur lui-même » qui brise « un être aimant et digne d'être aimé ». Il discerne à juste titre, dans ce roman singulier, une idée philosophique sous une forme romanesque, l'identification d'un obstacle qui ne peut être contourné.

1° Lettre de Goethe à Claire de Duras « par la bienveillante entremise de sa fille »
Clara de Rauzan :

[6. Mai 1827.]

Gnädige Herzogin !

Durch Vermittelung meines vieljährigen edlen Freundes, des Herrn Alexander v. Humboldt, wird mir die Gewißheit daß auch in dem höchst bewegten Paris meiner, eines hochbejahrten Einsiedlers, mit Neigung freun lich gedacht werde.

Gewiß wir sollten die Beschränktheit, die Verirrungen, die Mängel und Fehler unserer Jugend im Alter segnen, weil die Darstellung derselben uns Gönner und Freunde zu erwerben geeignet ist, in einer Lebensepoche wo mir auf jeden neuen Erwerb Verzicht zu thun alle Ursache haben.

Doch wo sollten sich gute und schöne Seelen eher begegnen als in Betrachtung des Widerstreits, in den sich der freygeborne Geist, das nach allen Seiten hin ahnende Herz mit einer beschränkenden Umgebung, mit einer von allen Seiten andrängenden Gegenwart gesetzt findet.

Das liebe, schon längst, und nun durch das zierlichste Äußere und eine kunstreiche Abbildung mir doppelt und dreyfach werthe Büchlein Ourika ist nun in jenem Sinne

12. À R. de Constant, 3 juillet 1827, dans Abbé Gabriel Pailhès, *La Duchesse de Duras et Chateaubriand d'après des documents inédits*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1910, p. 504-505 (nous indiquerons désormais « Pailhès » suivi du numéro de page). *Ibid.* : « Dès que j'ai mangé, quand ce ne serait qu'un biscuit à la cuiller, je perds toute possibilité d'une occupation quelconque. La moindre conversation me fatigue ; je ne puis arrêter mon esprit à rien, ni fixer même une idée un peu de suite. Voilà mon triste état, et pourtant je suis bien moins mal que je n'ai été. »

höchst bedeutend: denn hier steht nicht etwa ein menschliches Innere mit einem herkömmlichen oder auf sonst eine Weise willkürlich verschränkten Äußern im Conflict, vielmehr strebt eine Natur gegen die andere. Der Gegensatz, den der Schöpfer selbst gewollt hat, strebt sich zu einigen, sich auszugleichen und ein liebendes, Liebe verdienendes Wesen geht darüber zu Grunde. Was auch die höheren Elemente einer gebildeten Welt hier noch steigend hinzuthun ist von geringem Belange, das eigentliche Grundübel hätte müssen auch in den einfachsten Naturzuständen verderblich werden.

Aufgemuntert durch meinen Freund schreib ich dieses an die geeignet vermittelnde Tochter der verehrten Frau, deren edlem, fein und tief fühlendem Geiste ich ein wohlverdientes körperliches Behagen herzlich wünschte, deren schweres, ja gefährliches Übel ich jedoch kummervoll mit empfinde und deshalb mich kaum der guten mir noch so spät gegönnten Tage gründlich erfreuen darf.

Empfehlen Sie mich der würdigen Frau auf's angelegenste und danken ihr für das schöne Zeugniß ihres Andenkens, mit der Versicherung daß ich ihre so geist- und geschmackreichen als bis in's Einzelne tief empfundenen Werke mir zu den schönsten Blumen und Blüthen rechne, welche der allgemeine Lebensgarten so anmuthig umher erzeugen mag. Bewahren auch Sie mir ein freundliches Wohlwollen und bleiben überzeugt, daß in jenen mütterlichen Gaben auch das Gedächtniß einer geneigten Tochter sich, so lang ich lebe, frisch in mir erhalten wird.

[Inédit, ajouté de la main de Goethe :]

*Verehrend wie vertrauend,
meiner gnädigen Frauen
ganz gehorsamster Diener*

JWvGoethe

Weimar den 6. May 1827¹³.

2° Traduction de cette lettre de Goethe par Madame de Rauzan, laquelle l'envoie à sa mère :

Madame la Duchesse,

D'après l'assurance de mon ancien et noble ami, M. Alexandre de Humboldt, j'apprends que dans votre grande capitale, si animée, on veut bien s'occuper avec affection et bienveillance d'un vieux solitaire.

Cet intérêt doit nous faire aimer les vues étroites, les égarements et les fautes de notre jeunesse, puisqu'en les faisant connaître au monde, nous acquérons des amis à une époque de la vie, où l'espoir de toute nouvelle acquisition nous est interdit.

Mais il est un point sur lequel toutes les belles âmes sympathisent entre elles : c'est en voyant l'esprit né libre et le cœur avec ses inspirations se heurter aux barrières étroites que leur oppose le monde extérieur, et leur élan arrêté par des obstacles qui réagissent dans tous les sens.

C'est sous ce point de vue que je trouve une haute signification dans le charmant livre d'*Ourika*, que j'aime depuis longtemps, et que son extérieur élégant rend maintenant encore bien plus précieux pour moi. Ce n'est pas le tableau d'une âme humaine luttant contre des usages consacrés par le temps, ou d'autres empêchements conventionnels, c'est le combat de deux natures opposées. Une séparation, établie par le créateur lui-même, on veut la franchir et la faire disparaître ; et un

13. Nous remercions très vivement Thierry Bodin d'avoir bien voulu transcrire cette lettre de Goethe d'après l'autographe que nous lui avions confié. Sur cette lettre de Goethe à Claire de Duras – et la traduction de celle-ci par les soins de la duchesse de Rauzan – voir *Lettres à Claire de Duras (1814-1828)*, op. cit., p. 238-241.

être aimant et digne d'être aimé périt dans cet effort. Tout ce qu'une position élevée peut y ajouter de difficultés n'est pas d'une haute importance ; dans la position sociale la plus simple, le mal est aussi radical, et ses funestes résultats sont aussi inévitables.

Encouragé par mon ami, je soumets ces observations à la digne mère, en ayant recours à la bienveillante entremise de sa fille. Je souhaite bien sincèrement à son noble esprit, qui sent si profondément, un corps dont la santé lui rende l'existence plus agréable. Ses souffrances auxquelles je compatis de toute mon âme m'empêchent de jouir pleinement des moments heureux qui sont accordés à ma vieillesse.

Veillez présenter mes respects à votre digne mère ; remerciez-la de la marque d'intérêt qu'elle a bien voulu m'accorder. Ses ouvrages si pleins d'esprit et de goût, si profondément sentis, sont au nombre des fleurs les plus belles et les plus gracieuses dans le jardin de la vie. Vous aussi, Madame la duchesse, veuillez me continuer votre bienveillance et soyez persuadée que le don de la mère me rappellera vivement et sans cesse le souvenir de la fille.

Avec une respectueuse confiance,
de mesdames les duchesses
le très humble serviteur.

Weimar
le 6 mai 1827.

[L.a. inédite collationnée sur l'original ; coll. particulière.]

Madame de Duras reçoit ces lignes de Goethe, traduites par sa fille, au cours du mois d'août 1827 : c'est l'une de ses dernières joies. Elle quitte ensuite l'Italie vers la fin du mois de septembre 1827, se détachant peu à peu de la vie, loin de Paris et de son cercle habituel. La mort survient à Nice cinq mois plus tard (16 janvier 1828). Humboldt écrit alors une longue lettre à la fille cadette de la duchesse :

Vous parler de ce qui Vous est ravi, de celle qui faisait le plus bel ornement de la France, dont la bienveillance de caractère égalait pour le moins l'élévation du plus noble talent, ce n'est pas Vous rappeler la douleur dans une calamité si grande, c'est un besoin de l'âme de l'occuper sans cesse de qui a fait le bonheur de notre vie. [...] Je n'ai jamais été bercé d'un vain espoir ; une telle vie semblait un triste fardeau. Le contraste de cette haute intelligence et de tant de faiblesse physique était si affligeant et cependant quand le cruel moment arrive, on n'est préparé à rien, c'est comme un malheur inattendu. [...] Vous savez ce que je lui devais de reconnaissance ; combien dans tous les moments de la vie, elle fut indulgente pour moi, comme elle jouissait du moindre de mes succès... Je serais le dernier des hommes si je ne lui conservais un culte dans mon cœur.

Humboldt souligne également l'émotion de « toute l'Allemagne » à l'annonce du décès de Claire de Duras : « J'ai su par la famille de la Princesse Radziwill combien il restait peu d'espoir. Le Roi de Prusse, les Princes ont été sans cesse occupés de ce danger. La sensation a été générale dans toute l'Allemagne : grand peintre des douleurs humaines, elle s'était peinte elle-même : on croyait la connaître en lisant ses ouvrages¹⁴. »

14. On trouvera le texte complet de cette lettre du 19 février 1828, dans A. de Humboldt, *Lettres à Claire de Duras (1814-1828)*, *op. cit.*, p. 242-243.

Le public allemand a été touché au cœur par *Édouard*. Ce roman a été immédiatement lu par le roi de Prusse, le grand-duc de Weimar et leurs cours respectives ; il en a, sans doute, été de même dans le royaume de Wurtemberg où Madame de Duras a un ambassadeur dans la personne du prince Paul¹⁵. Cet ouvrage de la duchesse est donc bien connu de la partie cultivée de la population qui parlait, lisait et écrivait le français. Mais, étant sur-le-champ traduit en allemand (*Eduard, von der verfasserin der Ourika*, etc., Strasbourg, F.-G. Levrault, 1825, puis Vienne, 1826), il touche également ceux qui ignorent notre langue au-delà du Rhin.

On peut s'étonner qu'un roman, de facture si classique, d'une clarté si française, ait à ce point charmé les Allemands, qu'on dit parfois peu sensibles à un univers étranger. C'est du moins ainsi que Guillaume de Humboldt peint ses propres compatriotes, écrivant à son frère lequel est infiniment plus francophile que lui : « Leur raison [celle des Français] n'est pas la nôtre, leur espace n'est pas notre espace, leur imagination n'est pas la nôtre [...], on se comprend toujours de travers¹⁶. » Semblablement, Madame de Duras, bien qu'amie et lectrice de Madame de Staël, est peu séduite par ce qu'elle connaît de l'Allemagne, dont elle ignore la langue, dédaigne l'aristocratie, et comprend peu la littérature¹⁷. Voici le sentiment que lui inspirent les membres des familles régnantes : « Nous avons toute l'Allemagne ici [Paris]. Ce sont de sottes gens que tous ces bons princes » (19 février 1808)¹⁸. Jugement analogue en matière de littérature : « Je ne puis souffrir les Allemands, et surtout le genre de littérature qui s'est introduit chez eux depuis trente ans, cette affectation de sensibilité, cette chaleur factice, cet enthousiasme sans motif, s'évertuant sur les sujets les plus communs, comme sur les plus sublimes¹⁹. » Ou bien, à propos des *Affinités électives* :

Je hais l'inconséquence, et voilà ce qui me dégoûte de vos Allemands, de leur sensibilité niaise et de leur sot enthousiasme sans motif. Tout cet amas de faux me laisse à la glace et m'ennuie. Je voudrais que l'enthousiasme ne fût permis qu'au génie, l'exaltation d'une bête me ferait fuir à cent lieues. Ce qui m'a mise dans cette colère, c'est un roman allemand que nous avons lu avant-hier. Il s'appelle *Ottolie* [1809] et il est question des affinités électives. Il est de Goethe, qui a pour-

15. Le 15 juillet 1822, Madame de Duras écrit à Chateaubriand : « Votre ami le prince Paul ne sort plus de chez moi, il a trouvé le chemin d'Andilly [...] » (*L'Amante et l'amie*, lettres inédites de Chateaubriand, de Delphine de Custine et de Madame de Duras, préface M. Fumaroli, éd. B. Degout et M.-B. Diethelm, Paris, Gallimard, « NRF », 2016).

16. À Schiller, le 23 juin 1798, cité dans *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, présentés et traduits par Denis Thouard, éd. bilingue, Paris, Seuil, 2000, p. 27.

17. Madame de Staël éprouve parfois le même sentiment. À propos des *Affinités électives* : « La traduction des *Affinités de choix* n'a point eu de succès en France, parce que l'ensemble de cette fiction n'a rien de caractérisé et qu'on ne sait point dans quel but elle a été conçue. » À propos de *Woldemar* : « *Woldemar* est un très beau livre ; mais, comme roman, je n'en aime ni la marche ni le but. » Et encore : « C'est un système tout factice que ces générosités aux dépens de l'amour [...]. Il me semble que Jacobi entend bien moins l'amour que la religion, parce qu'il veut trop les confondre », *De l'Allemagne*, éd. Simone Balayé, Paris, GF-Flammarion, 1968, 2 vol., t. II, p. 46 et 211-212.

18. *L'Amante et l'amie*, op. cit.

19. Madame de Duras, *Écrits personnels inédits*.

tant fait *Werther*. Eh bien, je n'ai de ma vie rien lu de si niais, de si immoral et de si ennuyeux à la fois que ce roman. Est-ce donc qu'on aime ce fatras en Suisse et en Allemagne²⁰ ?

Ou encore en septembre 1817 à Madame Swetchine :

À propos de subtilités, j'ai fini *Woldemar* [roman de Friedrich Henrich Jacobi, 1796], et j'en suis indignée. Je ne puis souffrir qu'on me mêle ainsi le vrai et le faux. Il y a dans cet ouvrage une justesse de raisonnement et une fausseté de sentiment qui me révoltent. Passe encore pour l'esprit faux et un cœur droit, mais ces *alambiquages* sont intolérables en fait de sentiment. Cet amour qui n'est pas de l'amitié. Cette amitié qui n'est pas de l'amour ! Eh ! bon Dieu, aimer, c'est aimer ! Et quand deux êtres s'aiment assez pour que tout soit commun entre eux, pensées, intérêts, affections, goûts, etc., etc., ils n'ont rien de mieux à faire que de s'épouser pour s'attacher mutuellement à l'être qui a doublé l'existence de l'autre. Toute l'éloquence de Jacobi ne le tirera pas de là, mais il y a parfois des passages admirables ; son système est ingénieux et séduisant²¹.

Claire de Duras, née en 1777, appartient à une génération où l'on étudie naturellement l'anglais, l'italien, le latin : elle parle anglais, lit l'italien dans le texte, traduit des textes latins²². Sa connaissance des plus belles œuvres écrites dans ces langues est étendue et solide. D'allemand, point. Sans doute, la duchesse estime-t-elle comme Frédéric II, que c'est une peine inutile : « Pourquoi apprendre l'allemand, [...] disait le roi ! Cela ne sert à rien. Cela prendrait de la place inutilement dans votre tête. L'allemand est une langue mal faite²³. » Alexandre de Humboldt a-t-il incliné le goût de son amie vers la littérature de son pays natal ? Assurément non. Pour ce Prussien, épris de Paris, que

20. Pailhès, 7 juin 1812, p. 102. L'opinion de Madame de Duras est exactement partagée par Sismondi qui est Genevois : « À propos de réputations démenties, avez-vous lu le dernier roman de Goethe, *die Wahl-Vermandschaften* ? Comment devinerait-on l'auteur de *Werther* dans un livre si ennuyeux ? » (*Lettres inédites de J. - C. - L. de Sismondi, de M. de Bonstetten, de Madame de Staël et de Madame de Souza*, publiés avec une introduction par M. Saint-René-Taillandier, Paris, Michel Lévy Frères, 1863, 22 janvier 1810, p. 110).

21. Pailhès, Ussé 7 juin 1812, p. 102 ; Alfred de Falloux, *Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres, publiées par le comte de Falloux*, Paris, Librairie académique, Perrin et Cie, 1916, 2 vol., t. I, p. 168. Albertine de Broglie, fille de Madame de Staël, pense de même : « C'est une chose très extraordinaire que cette nation enthousiaste sans être passionnée, d'autant plus extravagante qu'elle n'est jamais dérangée dans ses chimères par aucun emportement sur les choses réelles, calculant ses rêveries comme on calcule ses affaires, et raisonnant de sang-froid l'absurdité » (*Souvenirs du feu duc de Broglie*, Paris, Calmann Lévy, éditeur, 1886, 4 vol., t. II, p. 93, journal de la duchesse de Broglie, 1^{er} octobre 1819). Sur le sentiment de Madame de Staël sur Jacobi, voir note 17, p. 711.

22. Madame de Duras emprunte à Byron une épigraphe pour *Ourika* ; elle cite Pope, Gray, Thompson, Goldsmith, Milton et bien d'autres. Elle a également commencé à traduire en anglais *Le Dernier Abencérage* de son « cher frère ». À ce thème, s'ajoute une version : la traduction inachevée du roman de Caroline Lamb, *Glenarvon*. Son goût la porte également vers le latin (Horace) et vers l'italien qu'elle connaît suffisamment pour lire dans le texte le *Roland furieux* de l'Arioste, les tragédies d'Alfieri, et pour trouver, dans Dante (*La Divine Comédie*) ou Le Tasse (*La Jérusalem délivrée*), respectivement une citation servant d'épigraphe dans *Edouard* et une épigraphe pour *Olivier ou le Secret*.

23. *Notes journalières du général Foy*, Imprimerie de Compiègne, 1925, 3 vol., t. I, 6 juin 1821, p. 192.

ses compatriotes soupçonnent parfois de ne pas savoir l'allemand²⁴, la France et l'Allemagne représentent deux univers de pensée résolument hétérogènes (« Tu as bien raison de dire qu'il est impossible de se faire entendre lorsque tout est étranger au mode de sentir et d'exprimer ses sentiments » écrit Alexandre à son frère)²⁵. Loin de se considérer comme un ambassadeur de la littérature allemande en territoire français, A. de Humboldt se plaint, sur le ton de la plaisanterie, que « les Teutophiles gaulois [...] augmentent beaucoup ». En effet, ajoute-t-il, « cela excite davantage à ces ennuyeuses conversations sur le genre romantique ». Il y revient le 16 novembre 1823, déclarant que « cela donne lieu aux plus ennuyeuses dissertations dans tous les salons²⁶ ».

En revanche, Humboldt entretenait – non sans une touche d'ironie – le goût pour l'allemand de la fille cadette de Mme de Duras, devenue duchesse de Rauzan en 1819. Bien qu'élevée par une bonne anglaise (Jenny) et habituée par sa mère à pratiquer tous les jours la langue de son pays de naissance (elle a vu le jour à Teddington près de Londres), Madame de Rauzan s'intéresse davantage à la langue et à la littérature d'outre-Rhin, attitude fréquente chez ceux qui sont nés au tournant du siècle : à la suite de Prosper de Barante né en 1782 (dont la traduction du théâtre de Schiller, connue et lue par Madame de Duras avant sa publication, fera date²⁷), citons Astolphe de Custine né en 1790, Édouard de La Grange (traducteur de Jean Paul) né en 1796, Albertine de Staël (instruite par Schlegel) en 1797 et enfin Clara de Duras elle-même en 1799. Aussi Humboldt fait-il l'éloge de cette dernière auprès de la cour de Prusse, écrivant à Madame de Duras le 23 octobre 1818 : « Le Roi [...] me demande des nouvelles de la belle Demoiselle de D[uras]. Je lui ai dit qu'elle est plus belle depuis qu'elle lit les meilleurs poètes allemands. » Afin de compléter les connaissances de Clara, il lui fait parvenir les « plus jolies éditions d'auteurs allemands », que son frère Guillaume, le grand philologue, a choisies lui-même (23 novembre 1818). Le géographe fait également « copier – à l'intention de la jeune fille – ce que la poésie allemande présente de plus noble et de plus pur²⁸ ».

24. « Trois de mes ouvrages sont à l'imprimerie, naturellement en allemand et en français. Je dis naturellement, car j'ai appris à ma stupéfaction qu'en Allemagne courait le bruit que je *faisais traduire* mon ouvrage en allemand » (*Lettres américaines d'Alexander de Humboldt (1798-1807)*, *op. cit.*, à Friedlander, 16 février [1805], p. 184).

25. *Briefe Alexander's von Humboldt an seinen Bruder Wilhelm...*, *op. cit.*, 24 août 1821, p. 88. Les deux frères – dits les Dioscures par Goethe – sont, une fois de plus, en plein accord, voir p. 711. Balzac a mis en scène cette « impossibilité de se faire entendre » : « Elle lit Kant, Schiller, Jean-Paul, et une foule de livres hydrauliques [...] – dit Rastignac d'une veuve à belle dot –, je suis obligé d'avoir l'air de comprendre toute cette sensiblerie allemande, de connaître un tas de balades, toutes drogues qui me sont défendues par le médecin. Je n'ai pas encore pu la déshabituier de son enthousiasme littéraire ; elle pleure des averses à la lecture de Goethe, et je suis obligé de pleurer un peu, par complaisance, car il y a cinquante mille livres de rente, mon cher » (*La Peau de chagrin, La Comédie humaine*, dir. Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976-1981, 12 vol., t. X, p. 167).

26. *Briefe Alexander's von Humboldt an seinen Bruder Wilhelm...*, *op. cit.*, 6 mars 1820, p. 82.

27. Même Alexandre de Humboldt, le plus souvent réticent à l'égard des traductions qui sont faites des œuvres de ses compatriotes, écrit à son frère le 24 août 1821 : « M. de Barante a traduit les pièces de Schiller avec beaucoup de talent » (*Briefe Alexander's von Humboldt an seinen Bruder Wilhelm...*, *op. cit.*, p. 85).

28. Alexandre de Humboldt, *Lettres à Claire de Duras (1814-1828)*, *op. cit.*, p. 142 et 152.

Nous avons vu que Madame de Duras, bien qu'amie de Madame de Staël²⁹ et lectrice de *De l'Allemagne*, s'irritait des défauts qu'elle attribuait aux Allemands, littérairement ou autrement. Mais, elle admire Klopstock³⁰ ainsi que Schiller dont le théâtre est excellemment traduit par Barante, lequel, nous l'avons signalé, prête son manuscrit à la duchesse avant même qu'il ne soit publié. Il est également difficile d'imaginer que Claire de Duras n'ait pas été touchée par l'œuvre parfaite qu'est *Ondine* de Frédéric de La Motte-Fouqué, laquelle, traduite par Isabelle de Montolieu, est extrêmement lue dans les salons de Paris (et notamment par des proches de Madame de Duras) pendant l'hiver 1817-1818³¹. Et, surtout, en dépit de l'impression défavorable que lui font les *Affinités électives* (roman singulier que les contemporains de la duchesse – fussent-ils germanophones comme Sismondi – ont généralement peu compris), Madame de Duras est et demeure saisie par la grande figure de Goethe, ce puissant esprit « qui a fait Werther ».

Nous approchons du cœur de l'affaire. La prédilection du public allemand pour *Édouard* est naturelle. Alors qu'en France, la conduite d'Édouard, avocat plébéien, qui refuse par respect de la barrière de classe les séparant d'épouser celle qu'il aime, apparaît extravagante et quasi-incompréhensible à la société issue de la Révolution (Stendhal va jusqu'à parler de la « folie » d'Édouard qu'il compare – et c'est bien intéressant – à Hamlet, héros bien-aimé des

29. Madame de Duras a lu *De l'Allemagne*, en dépit de la saisie du livre, et aussitôt que possible, écrivant à Rosalie de Constant le 15 décembre 1810 : « On s'est affligé du naufrage de ce livre [*De l'Allemagne*] de votre voisine [Madame de Staël] qu'on attendait avec impatience ; on s'est affligé aussi de son malheur, car elle est aimée et mérite de l'être par beaucoup de gens » (Pailhès, p. 78).

30. Madame de Duras écrit de Klopstock dans un des ses journaux : « Sur *La Messiade*. / ... Lorsqu'on commence ce poème, on croit entrer dans une grande église au milieu de laquelle un orgue se fait entendre, et l'attendrissement et le recueillement que les temples du seigneur inspirent s'emparent de l'âme en lisant *La Messiade*. / Klopstock se proposa dès sa jeunesse ce poème pour but de son existence, il me semble que les hommes s'acquittent tous dignement envers la vie si, dans un genre quelconque, un noble sujet, une grande idée signalait leur passage sur la terre, et c'est déjà une preuve honorable du caractère que de diriger vers une même entreprise les rayons épars de ses facultés et les résultats de ses travaux. De quelque manière qu'on juge les beautés et les défauts de *La Messiade*, on devrait en lire souvent quelques vers. La lecture entière de l'ouvrage peut fatiguer, mais chaque fois que l'on y revient, l'on respire comme un parfum de l'âme qui fait sentir de l'attrait pour toutes les choses célestes (à l'occasion de l'ode qui termine *La Messiade* et dans laquelle Klopstock remercie Dieu de lui avoir donné la force et le talent d'accomplir ce grand ouvrage l'auteur s'écrie) / Ah ! qu'il est beau le talent quand on ne l'a jamais profané, quand il n'a servi qu'à révéler aux hommes la forme attrayante des beaux-arts, les sentiments généreux et les espérances religieuses obscurcies au fond de leur cœur ! / Ce même chant de la mort de Marie fut lu à la cérémonie funèbre de la mort de Klopstock, le poète était vieux quand il cessa de vivre, mais l'homme vertueux // saisissait déjà les palmes immortelles qui rajeunissent l'existence et fleurissent sur les tombeaux. Tous les habitants de Hambourg rendirent au patriarche de la littérature les honneurs qu'on n'accorde guère ailleurs qu'au rang et au pouvoir et les mânes de Klopstock eurent la récompense que méritait une belle vie » (Madame de Duras, *Écrits personnels inédits*).

31. A. de Custine, *Lettres inédites au marquis de La Grange*, éd. Luppé, Paris, Les Presses françaises, 1925, p. 23 : « [...] *Ondine*, qui, toute mal traduite qu'elle est par Madame de Montolieu, a eu du succès l'hiver dernier » (12 juillet 1818) ; sur *Ondine*, voir aussi Marquise de Montcalm, *Mon journal (1815-1818) pendant le premier ministère de mon frère*, publié par Sébastien Charléty, Paris, Bernard Grasset, 1936, p. 301.

Romantiques³²), elle est instantanément admise et comprise outre-Rhin. Le roman de Madame de Duras met en scène une société fortement hiérarchisée, parfaitement reconnaissable et identifiable pour un public allemand. « En Allemagne – dit Madame de Staël dans *De l'Allemagne* –, chacun est à son rang, à sa place, comme à son poste. » C'est un pays (ou plutôt une constellation de petites cours princières) où l'on est, comme le dit encore Madame de Staël « d'une aristocratie stupide³³ ». L'idée de l'immutabilité de l'ordre social qui hante Édouard, et rend la réalisation de sa passion impossible, est celle qui peut émouvoir davantage le public allemand, ce public dont les écrivains – et les princes – semblent inspirer une si médiocre estime à Madame de Duras.

Mais il y a plus. Le lecteur allemand, sentimental et qui se plaît aux situations impossibles, perçoit dans *Édouard*, non seulement un motif mais un ton et une musique. Si ce roman lui est immédiatement familier et accessible, c'est parce qu'il est, à plusieurs égards, un autre *Werther*. Qu'on en juge par quelques rapprochements pour lesquels nous suivons l'ordre de la narration du roman de Goethe³⁴.

Scène de la fenêtre.

Werther. « Nous nous approchâmes de la fenêtre. [...] l'air était rafraîchi et nous apportait par bouffées les parfums qui s'exhalaient des plantes. Charlotte était appuyée sur son coude ; elle promena ses regards sur la campagne, elle les porta vers le ciel, elle les ramena sur moi, et je vis ses yeux remplis de larmes. Elle posa sa main sur la mienne et dit : *Klopstock* ! Je me rappelai aussitôt l'ode sublime qui occupait sa pensée, et je me sentis abîmé dans le torrent des sentiments qu'elle versait sur moi en cet instant » (*Werther*, éd. citée, p. 67).

Édouard. « Madame de Nevers s'était assise dans l'embrasure d'une des fenêtres pour respirer l'air frais du soir ; un grand jasmin qui tapissait le mur de ce côté

32. *Paris-Londres. Chroniques*, éd. citée, p. 625. Ajoutons ici que le public français, semblable aux membres du jury qui condamnent à mort Julien Sorel, estime que les distinctions de classe, censément disparues depuis la Déclaration des droits de l'homme, sont un sujet à éviter sous la Restauration : « Votre mère a envoyé Édouard à mon mari. Je n'aime pas ce roman quoi qu'il soit bien écrit, mais rien n'est si maladroite que de dire tout cela dans le temps où nous vivons. Elle rabaisse la noblesse et irrite l'autre classe. Voilà un beau résultat » (à Madame de La Rochejaquelein (fille aînée de Claire de Duras), 30 décembre 1825, Marquise de La Tour du Pin *Mémoires. Journal d'une femme de cinquante ans*, suivis d'extraits inédits de sa correspondance, Paris, Mercure de France, « Le Temps retrouvé », 1979, p. 394-395).

33. *De l'Allemagne*, éd. citée, t. I, p. 106 ; la formule « d'une aristocratie stupide » est citée par G. de Diesbach (*Madame de Staël*, Paris, Librairie académique Perrin, 1984, p. 300).

34. Madame de Duras ayant lu *Werther* en français, nous donnons ici le texte de *Werther* dû à Pierre Leroux (1839), en suivant Christian Helmreich, auteur d'une notable édition des *Souffrances du jeune Werther* (Le Livre de Poche, « Les Classiques de Poche », 1999). En effet, P. Leroux, qui ne pratiquait pas l'allemand, se serait contenté « d'améliorer stylistiquement la première traduction française de la seconde édition de *Werther* (version de 1787) » due à Charles-Louis de Sévelinges. « Pierre Leroux n'a jamais signalé cet emprunt » que C. Helmreich n'hésite pas à nommer un « plagiat ». Sévelinges « avait donné une traduction très fidèle » du roman de Goethe laquelle est, très probablement, celle qu'a lue Madame de Duras (éd. citée, « Note sur la présente traduction », p. 33-35). Voir également l'article exhaustif de Christian Helmreich, « La traduction des *Souffrances du jeune Werther* en France (1776-1850). Contribution à une histoire des transferts franco-allemands » (*Revue germanique internationale*, 1999, p. 179-193).

du château montait dans la fenêtre, et s'entrelaçait dans le balcon. Debout, à deux pas derrière elle, je voyais son profil charmant se dessiner sur un ciel d'azur, encore doré par les dernières lueurs du couchant [...]. Une vive émotion s'empara de mon cœur. De temps en temps un souffle d'air arrivait à moi ; il m'apportait le parfum du jasmin, et ce souffle embaumé semblait s'exhaler de celle qui m'était si chère [...]. Mon cœur était trop plein pour parler. [...] je cueillis des fleurs de ces jasmins qui l'entouraient, et qu'on ne distinguait qu'à peine ; je les lui donnai, je les lui repris ; puis je les couvris de mes baisers et de mes larmes. Bientôt j'entendis qu'elle pleurait et je fus au désespoir. [...] mon âme était entièrement bouleversée³⁵ » (*Édouard* dans *Ourika*, *Édouard et Olivier ou le Secret*, Gallimard, « Folio classique », 2007, préf. Marc Fumaroli, éd. Marie-Bénédicte Diethelm, p. 150).

L'errance.

Werther. « il faut que je m'éloigne, que je fuie, que j'aie erré dans les campagnes » ; « me frayer un chemin à travers une forêt impénétrable, à travers les haies qui me blessent, les épines qui déchirent ! Alors je me trouve un peu mieux, un peu ! » (éd. citée, p. 104).

Édouard. « je me désespérais des difficultés que je rencontrais à la voir seule [...]. Je m'en allais dans la campagne, je marchais des journées entières, dans l'espérance de fuir d[es] pensées déchirantes » (éd. citée, p. 157) ; « je me sentais saisi par le désespoir, par le besoin de m'agiter du moins, et de me rapprocher d'elle à tout prix. [...] j'allais errer sur les collines qui entourent ce beau lieu [Versailles] » (*ibid.*, p. 167).

La serrer contre soi.

Werther. « ce vide, ce vide affreux que je sens dans mon sein ! – Je pense souvent : Si tu pouvais une fois, une seule fois la presser contre ce cœur, tout ce vide serait comblé » (éd. citée, p. 139).

Édouard. « Ah ! si j'avais osé la serrer dans mes bras ! mais je n'avais que de froides paroles pour peindre les transports de mon cœur » (éd. citée, p. 153). « Ah ! si du moins je pouvais mourir dans tes bras, exhiler mon dernier soupir sur tes lèvres » (*ibid.*, p. 172). « Ô mon Dieu ! huit jours d'un tel bonheur et puis la mort » (*ibid.*, p. 139).

Rêve, idée fixe.

Werther. « Vainement je tends mes bras vers elle, le matin, lorsque je m'éveille d'un pénible rêve ; en vain la nuit, je la cherche à mes côtés, lorsqu'un songe heureux et pur m'a trompé, que j'ai cru que j'étais auprès d'elle [...]. Ah, lorsque, à demi dans l'ivresse du sommeil, je la cherche et là-dessus me réveille, un torrent de larmes s'échappe de mon cœur, et je pleure, désolé du sombre avenir qui est devant moi » (éd. citée, p. 101).

35. Sainte-Beuve affirme dès 1834 qu'en des temps de littérature « moins encombrée », cette scène de la fenêtre « aurait certitude d'être immortelle » : Madame de Duras « réalise un rêve [...] qui se reproduit à chaque génération successive », qui est adopté « d'avance par des milliers d'imaginaires et de cœurs » (« Madame de Duras » (1834) dans *Portraits de femmes* (1844), éd. Gérald Antoine, Paris, Gallimard, « Folio classique », 1998, p. 117).

Édouard. « Je tombai bientôt dans un état qui tenait le milieu entre le désespoir et la folie ; en proie à une idée fixe, je voyais sans cesse madame de Nevers ; elle me poursuivait pendant mon sommeil ; je m'élançais pour la saisir dans mes bras, mais un abîme se creusait tout à coup entre nous deux » (éd. citée, p. 169).

Union après la mort.

Werther. « Charlotte, dis-je [...]. Nous nous reverrons ! En cette vie et en l'autre, nous nous reverrons !... » (éd. citée, p. 106). Le propos est repris littéralement en fin de roman : « Près du tombeau, je vois plus clair. Nous serons, nous nous reverrons » (*ibid.*, p. 180).

Édouard. « je ne sais quel pressentiment me dit que nous serons unis après la mort, qu'elle sera le commencement de notre éternelle union » (éd. citée, p. 161).

Mortification sociale

Werther.

« Le comte de C. m'aime, me distingue ; on le sait, je te l'ai dit cent fois. Je dînai hier chez lui : c'était son jour de grande soirée ; il reçoit ce jour-là toute la haute noblesse du pays. Je n'y avais pas pensé [...]. Je ne m'apercevais pas que les femmes se parlaient à l'oreille au bout du salon, qu'il circulait quelque chose parmi les hommes [...]. Enfin le comte vint à moi et me conduisit dans l'embrasure d'une fenêtre : "Vous connaissez, me dit-il, notre bizarre étiquette. La société, à ce qu'il me semble, ne vous voit point ici avec plaisir [...]." Je quittai discrètement l'illustre compagnie, [...] l'affaire [es]t connue partout. [...] le sang me bouillait. / Et maintenant, partout où je vais j'apprends que mes envieux triomphent, en disant qu'on voyait bien quel était le sort réservé à tous ces présumptueux qui, imbus de leurs petits grains d'esprit, se croient permis de s'élever au-dessus de leur condition » (éd. citée, p. 120-122).

Édouard.

« J'étais blessé d'aller là [à la Cour] ; et la pensée de Madame de Nevers pouvait seule l'emporter sur la répugnance que j'avais d'exposer ainsi à tous les yeux l'infériorité de ma position. [...] nous nous mîmes à une contredanse. Je ne tardai pas à me repentir de ma faiblesse ; il me semblait que tout le monde nous regardait. Je croyais lire l'étonnement sur les physionomies, je passais du délice [...] à la douleur de penser qu'elle faisait peut-être pour moi une chose inconvenante, et qu'elle en serait blâmée. Comme la contredanse allait finir, M. le maréchal d'Olonne s'approcha de nous, et je vis son visage devenir sérieux et mécontent. [...] Je fus poursuivi pendant plusieurs jours après cette fête par les réflexions les plus pénibles » (éd. citée, p. 139 et 142).

Le regard.

Werther. « Elle sent ce que je souffre. Aujourd'hui son regard m'a pénétré jusqu'au fond du cœur » (éd. citée, p. 145).

Édouard. « je voyais son regard, il pénétrait mon âme » (p. 137). De même, dans les *Mémoires de Sophie* : « il fixait sur mes yeux ce regard si pénétrant et

si doux, mystérieux langage qui fait concevoir qu'on puisse s'aimer après la mort » (*Mémoires de Sophie*, suivi de *Amélie et Pauline. Romans d'émigration (1789-1800)*, éd. Marie-Bénédicte Diethelm, Paris, Manucius, 2011, p. 129-130). On lit encore ceci dans un fragment isolé de la main de Madame de Duras : « pour la première fois de ma vie, mes lèvres ont pressé ces yeux charmants dont le regard si doux, si pénétrant va chercher ma vie au fond de mon âme » (inédit).

Lecture à deux.

Werther. [Werther lit plusieurs passages de sa traduction d'Ossian.] « Un torrent de larmes qui coula des yeux de Charlotte, et qui soulagea son cœur oppressé, interrompit le chant de Werther. Il jeta le manuscrit, lui prit une main, et versa les pleurs les plus amers. [...] Leur agitation à l'un et à l'autre étaient terrible : ils sentaient leur propre infortune dans la destinée des héros d'Ossian ; ils la sentaient ensemble et leurs larmes se confondaient » (éd. citée, p. 176).

Édouard. « Si nous trouvions dans nos lectures quelques sentiments exprimés avec vérité, c'est qu'ils nous rappelaient les nôtres. [...] un mot qui nous rappelait trop vivement notre propre situation, ou ces tableaux touchants de l'amour dans le mariage, qu'on rencontre si fréquemment dans la poésie anglaise, me précipitaient du faite de mes illusions dans un violent désespoir » (éd. citée, p. 162).

Aux yeux de Madame de Staël, *Werther* est un roman « sans égal et sans pareil » : l'auteur « a su joindre [...] une fiction simple » à la description de la vie intérieure bouillonnante du héros³⁶. Napoléon, lecteur émérite du roman de Goethe, discerne pourtant une fissure dans cet ouvrage réputé pour sa simplicité et son unité. Lorsque l'Empereur rencontre Goethe à Erfurt le 2 octobre 1808, il se livre à « une profonde et pénétrante analyse du roman » : « il lui semblait qu'à certains endroits étaient mêlés les thèmes de l'orgueil blessé et celui de l'amour passionné. "Cela n'est pas naturel et cela affaiblit chez le lecteur l'impression de l'influence extrême que l'amour a eue sur Werther. Pourquoi avez-vous fait cela ?" Goethe trouva les arguments de l'empereur exposés avec tant de justesse et de finesse qu'il les compara souvent, par la suite, au jugement d'un habile couturier qui, sur une manche prétendument travaillée sans couture, découvre rapidement la couture soigneusement dissimulée »³⁷.

Goethe, en effet, distingue en Werther, d'un côté l'amoureux de Charlotte (« l'amour passionné »), lequel ne peut aimer celle-ci sans crime, mais dont le milieu social est analogue au sien, et l'être aigri car rejeté par la classe aristocratique qui entoure le comte de C... (« l'orgueil blessé »)³⁸. Charlotte n'est pas d'un rang social tel qu'elle incarnerait toutes les interdictions. Les souffrances

36. *De l'Allemagne*, éd. citée, t. II, p. 43.

37. « Journal du chancelier Friedrich von Müller », dans Christian Helmreich, édition – précédemment citée – des *Souffrances du jeune Werther*, p. 195-196.

38. Dans *Werther*, note Christian Helmreich, « la volonté de reconnaissance sociale bute sur les barrières d'une société dont les stratifications sociales ne peuvent être bousculées. [...] La blessure d'amour-propre et la blessure se rejoignent » (*Les Souffrances du jeune Werther*, éd. citée, p. 19).

d'amour-propre de Werther ne lui doivent rien. En créant une héroïne semblable à Natalie de Nevers, Madame de Duras unit « l'orgueil blessé » et « l'amour passionné », et rend inutile la couture habile dont Goethe s'était servi pour assembler deux sujets en effet disjoints. Elle résout la difficulté, mise au jour par la remarque de Napoléon, en se conformant à la caractéristique essentielle du roman français que Camus, dans un article pénétrant (« L'intelligence et l'échafaud »), nomme *l'unité d'intention* ou encore *la fixité de l'intention*, et qu'il oppose à la dispersion du roman allemand en mentionnant justement l'exemple de Goethe³⁹. Dans *Édouard*, la jonction, la réunion sont parfaites. *Édouard* est un *Werther* sans couture, un *Werther* passé au crible des exigences du roman français. Dans le court roman de Goethe, le traitement des sujets (l'amour naissant puis régissant, la vie à la cour ensuite, la vanité et la vacuité de l'aristocratie, l'aigreur du héros, le désespoir final) est successif, alors que tout paraît intimement lié dans *Édouard*. Dans le roman de Madame de Duras, « l'intrigue et les personnages se limitent en général à [une] idée et [...] tout se trouve disposé pour la faire retentir indéfiniment⁴⁰ ». Conformément à ce « principe d'une merveilleuse économie », pas une phrase de cet étrange récit, pas une pensée, pas un geste, qui ne dise ou ne se rapporte à l'amour désespéré du héros, parfaitement conscient de son obsession et qui l'exprime ainsi : « L'imagination préoccupée par l'amour ressemble à cette forêt enchantée que nous peint le Tasse, et dont toutes les issues ramenaient toujours dans le même lieu. La passion répond à tout et tout ramène à elle⁴¹. » Même Werther semble parfois distrait d'un amour qui est toute la vie d'Édouard, occupe toutes ses pensées, dirige tous ses gestes, hante toutes ses nuits, en « une sorte de monotonie passionnée⁴² ».

On ignore si Goethe a aperçu les similitudes existant entre *Édouard* et *Werther* et, au-delà, s'il a perçu la disparition de l'« habile couture » décelée par Napoléon dans *Édouard*. À l'évidence, et parce qu'elle incarne à ses yeux « une idée philosophique », *Ourika* l'intéresse davantage. Peut-être doit-on voir, toutefois, une allusion à *Werther* dans un passage assez obscur de la lettre de Goethe citée plus haut. Lorsque l'écrivain évoque « les vues étroites, les égarements et les fautes de notre jeunesse » que l'on a fait « connaître au monde » (ici, p. 709), ne fait-il pas allusion à son propre roman, partiellement autobiographique, écrit plus de cinquante ans auparavant ? Veut-il faire entendre que cet ouvrage, *Werther*, qu'il sait être – par l'intermédiaire d'A. de Humboldt –

39. Albert Camus, « L'intelligence et l'échafaud », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2006-2008, 4 vol., t. I, p. 894-895. Chateaubriand évoque sa passion de jeunesse pour *Werther* comme un lointain souvenir : « Je reconnais tout d'abord que, dans ma première jeunesse, Ossian, *Werther*, *les Réveries du promeneur solitaire*, *les Études de la nature* ont pu s'apparenter à mes idées ; mais je n'ai rien caché, rien dissimulé du plaisir que me causaient des ouvrages où je me délectais » (*Mémoires d'outre-tombe*, éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Le Livre de Poche, « La Pochothèque », 2003-2004, 2 vol., t. I, p. 577). *René*, publié en 1802 dans le *Génie du christianisme*, sera le Werther et l'anti-Werther français (Sur ce point, voir Jacques Le Rider, « Campagne de France en 1792. Parallèle entre Chateaubriand et Goethe », *Revue germanique internationale*, 12, 1999).

40. Albert Camus, art. cité, p. 897.

41. *Édouard*, éd. citée, p. 161-162.

42. Albert Camus, art. cité, p. 897.

l'objet de l'admiration de Claire de Duras, lui a acquis « des amis à une époque de la vie [la vieillesse], où l'espoir de toute nouvelle acquisition nous est interdit » ?

De son côté, Madame de Duras a-t-elle pris la mesure de l'influence que le roman de Goethe exerçait sur elle ? Aucun texte, aucune source, ne l'indiquent. Ou bien *Werther* était-il si profondément imprimé en elle, pour avoir retenti en Europe pendant plusieurs dizaines d'années⁴³, que plusieurs traits de celui-ci ont jailli tout naturellement de sa plume ? Aux yeux de Claire de Duras, Goethe demeure « l'auteur de *Werther* », ce roman lu avec ferveur au cours de sa jeunesse, relu, et dont elle se souvient sans nécessairement en avoir conscience. Le rapprochement n'a d'ailleurs pas été fait par la critique, à l'exception notable de Joëlle Gleize laquelle signale que la scène de lecture d'*Édouard* a pu être inspirée de *Werther*⁴⁴.

Alexandre de Humboldt, quoiqu'épris de la France, ne croyait guère à l'accord de la « culture » (la *Bildung* allemande) et de la civilisation (à la française)⁴⁵. En 1823, ce polyglotte émérite se plaint que Goethe soit à nouveau traduit en français : « Cela me désole. » De telles entreprises trouvant rarement grâce à ses yeux, il écrit à son frère le 16 novembre 1823 : « Nous sommes ici empestés des traductions de ses ouvrages. M. de Sainte-Aulaire a traduit Faust (bien mal). » Bien davantage, Humboldt n'hésite pas à répandre un propos désabusé de Goethe lui-même, avouant « qu'une des douleurs de sa vieillesse est de se voir défigurés dans les traductions qu'on fait de ses tragédies à Paris⁴⁶ ».

Le sentiment de Madame de Duras est analogue :

je suis l'ennemie des traductions. Il ne faut pas entreprendre ce qu'il est impossible de bien faire. Ce qui est beau dans un ouvrage est justement ce qu'on peut le moins traduire, c'est ce qui porte l'empreinte du génie original, de la nature et de la langue ; la force diminue, – la grâce se perd, – la finesse disparaît. Une traduction ressemble à un déguisement⁴⁷.

Toutefois, de même que Madame de Duras s'était passionnée pour un *Werther* nécessairement traduit puisqu'elle ignorait l'allemand, le public allemand a découvert avec enthousiasme, et dans sa propre langue, *Édouard* et son héros éponyme. Il a été sensible à ce personnage malheureux, si bien fait pour

43. Voir l'article déjà cité de Christian Helmreich, « La traduction des *Souffrances du jeune Werther* en France (1776-1850). Contribution à une histoire des transferts franco-allemands », *Revue germanique internationale*, 1999, p. 179-193.

44. J. Mertès-Gleize, « Lectures romanesques », *Romantisme*, 1985, n° 47, p. 113 : « Dans *Édouard* de Madame de Duras, [...] la lecture d'un roman qui fait pleurer les amants sur leur amour impossible, est suivie d'un "dangereux tête à tête" où leur chasteté est mise à l'épreuve. Scène dont le modèle est peut-être l'ultime entrevue de Werther avec Lotte au cours de laquelle la lecture d'une traduction d'Ossian met un comble à leur émotion. »

45. Sur ce point, voir l'article précurseur de Marc Fumaroli, « Culture et civilisation, l'amitié entre Alexandre de Humboldt et Claire de Kersaint, duchesse de Duras, d'après les lettres d'Alexandre », dans *Les frères Humboldt. L'Europe de l'esprit*, Monza, éd. De Monza, dir. Bénédicte Savoy et David Blankenstein, 2014, p. 23-37.

46. *Briefe Alexander's von Humboldt an seinen Bruder Wilhelm...*, op. cit., p. 122. *Notes journalières du général Foy*, Imprimerie de Compiègne, 1925, 3 vol., t. III, 14 janvier 1824, p. 5.

47. À Rosalie de Constant, 14 janvier 1824, Pailhès, p. 280.

lui plaire que Wilhelm Hauff – l’auteur des célèbres *Contes* – l’importe immédiatement dans un de ses romans (1826) où déambule « un jeune homme mélancolique, à l’apparence un peu fantomatique, comme on en voit dans les grandes villes et les romans, un peu pâle et languissant comme Édouard, par l’auteur d’*Ourika*⁴⁸. » Sans doute, le goût du lectorat germanophone s’explique-t-il par la présence, dans les écrits de Madame de Duras, de ce que l’on perçoit au-delà du texte et qui tient à la langue propre que se forge chaque créateur. Celle de Madame de Duras transcende – comme les langages universels que sont les mathématiques et la poésie – son énoncé. Idiome intensément intelligible, il est accessible *au-dessus* de lui-même si l’on ose dire. Car il exprime ce qui est « entre les langues », selon la formule de Heinz Wissman⁴⁹, ou plutôt ce qui flotte au-dessus de la langue et qui, par conséquent, s’entend, se perçoit même en traduction, introduisant le lecteur dans une région poétique – le paysage intérieur de la duchesse –, où le rapport musical entre le ton et la pensée suscite une vision clarifiée par l’expression. Ce langage singulier de Madame de Duras rend perceptible, dans toute sa familière étrangeté, la sensation du désespoir amoureux⁵⁰. « Songez que je vous parle une langue étrangère » dit Hippolyte à Aricie, tandis que Louise de Nangis, l’héroïne du très bel *Olivier ou le Secret*, écrit :

la passion [:] elle seule sait ces secrets, cette langue terrible ne s’apprend qu’aux dépens du repos, du bonheur, de la paix de la vie entière ; on la paie trop cher, pour n’avoir pas le droit de la parler⁵¹.

Ici, le simple phénomène de traduction, honni par Humboldt et par Madame de Duras, est dépassé, puisque ce qui est signifié est universellement reçu. Si les syntaxes allemande et française diffèrent fondamentalement, notamment en raison du verbe en fin de phrase des Allemands, le sens persiste chez Madame de Duras même en traduction, car s’il peut ne pas surgir de chacune des phrases traduites indépendamment, il émane du texte pris comme un tout. C’est ainsi que les grandes œuvres créent un monde, que chaque créateur d’une grande œuvre émet un sens et un mystère poétique qui sont au-delà de la langue, et où mystérieusement chacun saisit dans sa langue d’origine – si l’œuvre est traduite – une signification qui est universelle. Un grand écrivain – et Madame de Duras en est un – dans toutes les langues, ce n’est pas Babel, mais la Pentecôte.

48. Nous remercions vivement Bernard Degout qui a bien voulu traduire pour nous ce passage des *Memoiren Des Satan* (1826) de Wilhelm Hauff.

49. Voir Heinz Wissmann, *Penser entre les langues*, Paris, Albin Michel, « Bibliothèque Idées », 2012.

50. « Ah ! mon roman – écrit Claire de Duras à Chateaubriand à propos d’*Olivier ou le Secret* – [...] que dites-vous du sujet ? C’est encore là de la passion et de la douleur dans le salon » (lundi 22 juillet [1822], *L’Amante et l’amie*, op. cit.).

51. *Olivier ou le Secret* dans *Ourika, Édouard et Olivier ou le Secret*, préf. Marc Fumaroli, éd. Marie-Bénédict Diethelm, Paris, Gallimard, « Folio classique », 2007, p. 268.